Ami du Clergé du 4 novembre 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XLII. *25e Dimanche après la Pentecôte* (5e apr. Epiphanie) : Apôtres et soldats... pour gagner la couronne, 313. — XLIII. *26e Dim.* (6e apr. Epiphanie) : Apôtres par l'amour d'un monde sans amour, 315.

Pour le 11 Novembre. — La voix des prêtres et religieux victimes de la guerre, 317.

Causeries liturgiques. — *Les fêtes du Sanctoral* : II. Les deux fêtes de S. Jean-Baptiste, 319.

En lisant. — Le « Souvenez-vous » de S. François de Sales, 320.

DOMINICALES LITURGIQUES

XLII

25e Dimanche après la Pentecôte
(5e après l'Epiphanie)

APÔTRES ET SOLDATS... POUR GAGNER LA COURONNE

Mes frères,

Les Ordres religieux anciens se partagent en deux groupes de moines : les religieux de chœur qui chantent l'office et reçoivent les saints ordres, et les frères lais, laïcs, ou convers qui remplissent à l'égard des premiers une tâche très honorable d'auxiliaires. Ces derniers ne sont pas astreints à l'office monastique ; ils n'ont pas le loisir ou la facilité de s'adonner à des études approfondies. Pour eux, l'office est remplacé par des *Pater*, des *Pater noster* innombrables. Comme ils sont très dévots à Notre-Dame, les *Ave Maria* mêlés aux *Pater* deviennent le terme de leur vie : ils prient sans effort, sans même expliciter leur intention, tout naturellement, comme le cœur bat. Le surnaturel est devenu chose toute naturelle, indispensable, un besoin vital.

Vous dont la place providentielle est au milieu du monde vous êtes apparentés à ces frères laïcs ou convers : votre vie ne doit-elle pas être une conversion perpétuelle, un effort continuel vers Dieu ?

Aussi je vous recommande de remplir vos journées de *Pater* et d'*Ave*. La prière que le Seigneur lui-même nous a enseignée se compose de deux parties : l'une concerne la gloire de Dieu, le règne de Dieu : nous en avons parlé. Je voudrais insister aujourd'hui sur la première des quatre demandes qui ont pour but le bien de l'homme : « *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* », et vous inviter à en faire votre prière quasi continuelle.

I. — *Nous sommes des pèlerins en route vers le ciel*

Le temps qui nous emporte est une succession de secondes fugitives, que nous avons le devoir de « racheter, comme des sages » (Eph., v, 16), c'est-à-dire de vivre en hommes réfléchis, et d'abord de répondre à la question primordiale : *Où allons-nous ?*

Jamais homme sensé ne se met en route sans savoir où il va ; ou, s'il s'est engagé dans un chemin sans en connaître la destination, il ne tarde pas à se demander : Où vais-je aboutir ? S'il ne le fait pas, de deux choses l'une : ou bien il n'a jamais eu la raison, ou bien il l'a perdue. Or un bon nombre d'humains avancent dans la vie sans prendre la peine de réfléchir au but de leur existence. Ils savent qu'elle finira. Ils ne veulent pas ou ils appréhendent de se poser la redoutable question : Et après ? — Rationalistes ? Allons donc ! Dites : machines, plutôt que créatures raisonnables.

L'homme qui pense a la certitude que tout dans le monde est orienté vers un but, l'atome et l'insecte aussi bien que l'être le plus perfectionné. L'homme qui possède une âme raisonnable serait-il le seul à être jeté comme une épave sans but sur le chemin de la vie ? C'est impossible de le supposer. Et la parole divine nous apporte la pacifiante certitude de notre destinée éternelle. Ce n'est pas un destin aveugle qui nous conduit, c'est une Bonté infinie qui nous a mis en ce monde, qui nous accompagne sur le chemin et nous attend au bout de la route : « Le royaume des cieux est à vous. »

Il y a cependant au bout de la route que nous faisons, tous les humains, ensemble, une bifurcation. Les uns iront à droite, les autres iront à gauche. L'humanité sera partagée en deux immenses masses : celle des bénis et celle des maudits. S'avanceront, ceux qui ont fait le bien, pour une résurrection de vie éternelle, mais ceux qui ont fait le mal, pour une résurrection dans la condamnation.

Ce sera le temps de la moisson, suivant l'expressive image de l'Evangile (Mat., XIII, 30), ou pour employer une image plus adaptée aux habitudes de notre pays, le jour solennel et unique du grand battage où chaque vie humaine sera passée au crible, où la paille sera liée en bottes et la menue-paille, trop légère, amassée séparément, tandis que le bon grain, le froment lourd de bonnes œuvres sera recueilli dans les greniers du Père. Mais avant la discrimination générale, c'est à la mort de chaque être humain que se fait, avec la moisson annoncée, le passage au van, au crible, et la décision définitive, sans appel.

Vous faites, chaque jour qui passe, votre éternité... Vie légère, sans réflexion, sans prière, sans bonnes œuvres : menue-paille, paille bonne à être brûlée... Vie sérieuse, réfléchie, priante, charitable et donnée : froment lourd de mérites, en raison, évidemment, de la grâce qui seule donne le mérite aux actes humains.

« Seigneur, supplie l'Eglise en ce jour, recevez ces hosties de propitiation, pardonnez nos fautes et *dirigez dans le bien nos cœurs chancelants.* »

Dirigez nos pas vers le Christ ! Il est à la fois le guide, le but et le chemin. « *Tu dux ad astra et semita, — Sis meta nostris cordibus.* » C'est pourquoi l'année liturgique qui nous conduit à lui nous fait faire le chemin en sa compagnie. Il ne change pas, lui ; c'est nous qui évoluons, qui avançons... Il lutte en nous, il prie en nous.

C'est la raison d'être de ces multiples processions qui acheminent lentement, solennellement les ministres et le clergé, l'évêque, vers l'autel qui représente le Christ... processions reproduites en petit dans nos églises avant la grand'messe de chaque dimanche ; de ces processions-prières de la Fête-Dieu, des Rogations, etc... où le peuple fidèle s'avance à la suite de la croix, vers un but invisible qui n'est autre que le Christ Jésus, dans la gloire du Père. *Luce Christi duce, procedamus in pace !*

II. — *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien !*

Ainsi notre état est celui de voyageurs, jamais installés définitivement, mais faisant chaque jour une étape plus ou moins pénible de la marche vers l'éternité.

Nous vivons ici-bas sous une tente provisoire, à la manière des scouts, et la plus grande erreur d'un homme serait de se croire stabilisé dans un bonheur terrestre. « Insensé, cette nuit-même on te redemandera ton âme ! » Que de surprises à chaque réveil !

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Après l'été, l'hiver, après le calme la tempête. « Soyez reconnaissants de tout », c'est le conseil de S. Paul : *Grati estote*. « Quand c'est le jeûne, c'est le jeûne ; quand c'est la perdrix, c'est la perdrix », tranchait dans une auberge andalouse Ste Thérèse, qui ajoutait en une autre circonstance : « Il ne faut pas que ce soit tous les jours dimanche. »

L'âme qui aime Dieu fortement ne se trouble pas de ces vicissitudes humaines. Elle prie, elle expose ses besoins à son Dieu, « jetant tous ses soucis en lui, parce qu'il a soin de nous. »

N'est-ce pas obéir au précepte formel de Notre-Seigneur : *Quærite primum regnum Dei... ?* Cherchez avant toutes choses le règne de Dieu et tout le reste vous sera donné par surcroît.

La *Collecte* de ce dimanche exprime à merveille cette confiance filiale et totale en la bonté infinie de Dieu qui est « Notre Père » et ne peut laisser ses enfants dans le besoin : « O Seigneur, veillez avec une tendresse constante sur votre famille, et puisqu'elle s'appuie sur la seule espérance de votre grâce céleste, faites qu'elle jouisse du secours assidu de votre protection... »

Ainsi, notre seule espérance est la grâce divine. Le secours assidu de Dieu, voilà la source indéfectible de notre joie.

Mais ce pain (spirituel avant tout) que nous demandons, confiants, à notre Père, quel est-il en réalité ?

Le S. Curé d'Ars répond dans une phrase splendide : « Lorsque Dieu voulut nourrir l'âme de l'homme, il regarda l'univers qu'il avait créé et n'y vit rien qui fût capable d'alimenter une âme humaine ; alors *il résolut de se donner lui-même.* »

1° Jésus s'est déclaré le Pain descendu du ciel pour donner la vie, *le Pain de vie*, le vrai Pain du ciel. A la Cène, il a fait le miracle de l'Eucharistie pour se donner à nous en nourriture. « Mangez-en tous. » Ah ! si les chrétiens comprenaient, nos églises ne pourraient contenir chaque matin la foule des affamés du Pain vivant. Comment expliquer cette apathie, ce peu d'empressement ?

La cause première de cette désertion de la table de famille — à qui l'on préfère la table des païens — est l'ignorance de la parole divine. « *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole qui sort de la bouche de Dieu.* »

2° L'âme de l'homme a faim et soif de Vérité. Or la Vérité s'est révélée.

Avez-vous le droit de dire : « Dieu, je ne le connais pas... Je ne l'ai jamais vu. » Nous possédons son message, vous l'avez appris au catéchisme, on vous a initié à lire ce « Livre » de la révélation. Mais les humbles, ceux qui sont détachés de la vaine science, ceux-là sont les plus aptes à le comprendre. « Je te bénis, Seigneur, Père du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux prudents et tu les as révélées aux petits. » Bienheureux ceux qui ont assez d'esprit pour reconnaître devant Dieu leur faiblesse, leur impuissance à tout bien, voilà la vraie humilité.

Seigneur, notre Père, donnez-nous notre pain de chaque jour, ce pain rigoureusement nécessaire de la Parole qui sort de votre bouche !

Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus « s'est faite une Parole de Dieu » (Pie XI), parce qu'elle s'est nourrie, enrichie, remplie de la Parole sacrée. Voilà le modèle des apôtres. *Luceat lux vestra...*

S. Louis-Marie de Montfort a composé une admirable prière pour demander à cette *Sagesse* divine :

« O Dieu de mes pères, Esprit de vérité, moi, petit ver de terre, prosterné devant votre divine Majesté, me confiant en votre promesse infaillible, aujourd'hui je vous le demande avec toute l'instance possible et l'humilité la plus profonde : *Envoyez-nous, Seigneur, cette Sagesse assistante de votre trône*, pour assister notre faiblesse, éclairer nos esprits, embraser nos cœurs, parler et agir, travailler et souffrir, de concert avec vous, pour diriger nos pas et remplir nos âmes des vertus de Jésus-Christ et des dons du Saint-Esprit, *puisqu'Elle seule renferme tous vos biens.*

O Père des miséricordes, ô Dieu de toute consolation, nous vous demandons le trésor infini de votre divine Sagesse, par les entrailles miséricordieuses de Marie, par le Sang précieux de votre très cher Fils et par le désir extrême que vous avez de communiquer vos biens à vos pauvres créatures. »

III. — *Donnez à notre famille notre pain quotidien*

Le souci de la famille est évident dans la prière du Seigneur. Jésus aimait les enfants, les a béatifiés en leur promettant la première place en son royaume. Il se révèle aux petits et leurs intuitions religieuses sont lumineuses de même que facilement s'enflamme leur amour. Grâces de Dieu, que reçoivent également les mères et les pères pour la grande œuvre de la formation des âmes, s'ils les demandent avec instance et humilité.

« Nous voulons Dieu dans la famille, au cœur du père et des enfants. Nous voulons Dieu dans les écoles pour qu'on enseigne à tous nos fils sa loi divine et ses paroles, sous le regard du Crucifix ! »

1° Vous ferez généreusement, m. f., les sacrifices d'argent nécessaires pour donner à vos enfants l'*éducation chrétienne*. Dieu vous demandera compte de ces âmes. Plutôt tout perdre que d'abandonner des âmes jeunes et facilement malléables à l'influence d'une formation laïque et ennemie de Dieu et de l'Eglise !

Vous à qui Dieu a donné le moyen de distribuer *ses biens*, sachez que nulle œuvre n'est plus urgente que celle de l'enseignement chrétien à sauver, à faire prospérer.

S. S. Pie XII l'a proclamé avec force dans sa première encyclique *Summi Pontificatus :*

« La mission assignée par Dieu aux parents ne peut leur être arrachée sans une grave lésion du droit. La formation doit préparer les jeunes à remplir les devoirs d'un noble patriotisme. Mais une formation qui oublierait ou — pis encore — négligerait délibérément de diriger les yeux et le cœur de la jeunesse vers la patrie surnaturelle serait une injustice contre la jeunesse, une injustice contre les inaliénables droits et devoirs de la famille chrétienne, une déviation... Le crime de lèse-majesté contre le *Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs* perpétré par une éducation indif-

férente ou hostile à l'esprit chrétien, le renversement du *Laissez venir à moi les petits enfants* porteraient des fruits bien amers... Les âmes des enfants donnés par Dieu aux parents, consacrés au baptême par le sceau royal du Christ, sont un dépôt sacré sur lequel veille l'amour jaloux de Dieu. Le Christ a menacé de maux terribles ceux qui scandaliseraient les privilégiés de son Cœur. Et quel scandale plus dangereux qu'une formation de la jeunesse misérablement dirigée vers un but qui éloigne du Christ, *Voie, Vérité et Vie*, et qui conduit à renier le Christ, par une apostasie ouverte ou cachée ? Ce système d'éducation prononcerait, ce faisant, sa propre condamnation. »

2° Vous serez fiers d'introduire à votre foyer *le journal catholique*, et ce mot désigne, pratiquement, *La Croix*. « Le journal catholique, a dit récemment S. Exc. Mgr Blanchet, rend présent le fait chrétien et rend présente l'attitude chrétienne devant les événements du monde. » Pour former la mentalité chrétienne de votre famille, de vos enfants, de vos amis, lisez, faites lire le journal catholique. La Croix est le drapeau des catholiques, l'étendard vainqueur de J.-C., le signe de ralliement des croisés. La Croix partout ! au salon, au bureau, à l'usine, dans les salles de réunion, dans les trains... La Croix, c'est le salut ! Plantez partout la Croix de lumière !

Tout récemment, un père de famille pratiquant, répondait à un propagateur de *La Croix* : « Mon voisin me le passe. » Eh bien ! non, cela ne suffit pas. Vous avez des fils ; donnez-leur donc l'exemple du journal catholique, à vous, indispensable pour bien penser.

* *

Il est des gens qui tomberont en enfer pour n'avoir pas fait le bien qu'ils pouvaient facilement faire qui, en tout cas, était leur devoir et pour n'avoir pas donné l'exemple de la fierté chrétienne, d'une religion qui ne rougit pas de son Dieu. Rappelez-vous le mauvais riche.

« Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le confesserai devant mon Père qui est aux cieux. Celui qui m'aura renié devant les hommes, je le renierai devant mon Père qui est aux cieux. » *Amen.*

XLIII

26e Dimanche après la Pentecôte

(6e après l'Epiphanie — Solennité de la Dédicace)

APÔTRES PAR L'AMOUR D'UN MONDE SANS AMOUR

Mes frères,

S. Paul était un apôtre heureux. Ses fidèles lui donnaient toute satisfaction, ainsi qu'en témoigne la belle lettre qu'il envoya aux Thessaloniciens (I Th., I, 2-10), toute d'action de grâces à Dieu et de félicitations du père à ses enfants. « Nous rendons à Dieu pour vous de continuelles actions de grâces, faisant mémoire de vous sans cesse dans nos prières, rappelant à la face de Dieu et notre Père la grande œuvre de votre foi, vos épreuves, votre charité, la fermeté soutenue de votre espérance en J.-C. N.-S. ; à ce point que vous êtes devenus un modèle pour tous les croyants de la Macédoine et de l'Achaïe... C'est partout que votre foi pour Dieu s'est fait connaître. »

Pasteur de cette paroisse, j'espère avoir la joie de témoigner pour vous de la même fidélité et du même esprit d'apostolat. Employons notre temps : 1° à servir le Dieu vrai et vivant, — 2° à aimer notre prochain.

« Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Le précepte du pardon des injures et, en général, de l'amour du prochain est, en effet, étroitement lié à celui du service et de l'amour de Dieu. « A ces deux commandements se rattachent toute la Loi et les prophètes » (Mat., XXII, 40).

I. — *Un monde sans amour*

Lorsque l'abbé Vianney fut nommé curé d'Ars, le grand vicaire de Lyon lui dit : « Il n'y a plus guère d'amour de Dieu dans cette paroisse ; vous en mettrez. » Le jeune prêtre se mit à l'œuvre. Il croyait en l'amour que Dieu a pour nous. Il multipliait ses prières, ses jeûnes, ses adorations, ses mortifications ; il suppliait Dieu d'allumer dans les âmes le feu de l'amour ; comme il en était lui-même enflammé, il le répandait dans toutes les familles de sa modeste paroisse qu'il visitait, qu'il soulageait, qu'il attirait. Le moment vint où la maison de Dieu jusqu'alors délaissée (on sortait à peine de la Révolution) redevint la maison de famille, où tous se plaisaient à venir prier, chanter, aimer ensemble... La paroisse était morte ; voici que par le miracle d'un cœur de flamme elle était redevenue vivante. « Voici vraiment la demeure de Dieu avec les hommes ; il habite avec eux comme en son tabernacle. Ils seront son peuple et lui, Dieu vivra avec eux... » (Apoc., XXI, 3). Ars n'est plus Ars ! reconnaissait avec jubilation le bon curé qui continuait à passer auprès du tabernacle où Dieu réside, le temps très mesuré désormais que lui laissait la foule des pécheurs qui assiégeait son confessionnal : « De quel amour je les aime, vos tabernacles, ô Seigneur ! Oui, mon âme soupire et défaille pour les parvis du Seigneur » (Ps. 83).

Après 60 ans de laïcisme, c'est-à-dire d'une mentalité de Révolution non sanglante, la France ressemble sous certains aspects à la petite paroisse d'Ars première manière. Il n'y a plus guère d'amour :

« On dirait qu'on a assassiné le bon Dieu : on ne le sent plus par la ville », gémissait il y a vingt ans Le Cardonnel.

« Les gens d'aujourd'hui n'aiment plus l'Amour. L'Amour est pour eux comme s'il n'était pas. Dans leurs paradis artificiels — qui ressemblent souvent à l'enfer — ils ne pensent pas au Créateur... Dévorés par les haines, rongés par les rancunes, riches contre pauvres, gros contre petits, classe contre classe, peuple contre peuple, ils n'aiment plus Dieu dans leur prochain. Il n'y a même plus de prochain pour eux. Il n'y a plus que leur Veau d'or : ils rampent dans la boue pour adorer leur idole stupide et sans entrailles. Ils se croient libres et ils sont esclaves. Seul l'esprit de pauvreté et d'amour les libérera... »

Monde devenu égoïste, cruel, sans affection, sans pitié... Le tableau n'est pas exagéré.

Eh bien ! m. f., croyez-vous qu'au temps de S. Paul, en plein paganisme, en pleine décomposition, les mœurs étaient plus pures et l'Amour mieux aimé ? Certainement la foule se ruait à ses plaisirs et adorait son Veau doré.

Mais il y avait des chrétiens que l'Apôtre félicitait de leur foi, de leur charité, de leur fermeté dans l'espérance, qui devenaient un modèle pour tous leurs frères dans tout le pays. Ceux-là ont gagné. « Notre foi, voilà notre victoire sur le monde » (I Jo., V, 4).

Au milieu du monde pervers, soyez des lumières, des annonciateurs d'Evangile par votre fidélité à Dieu, coûte que coûte et par votre charité fraternelle. L'amour refleurira. Le ferment fera lever la pâte.

II. — *Dieu premier servi*

Le dimanche surtout. Quelques mois à peine après l'Apparition de la Salette, Mgr Parisis, l'illustre évêque de Langres, fondait en l'église de Lanoue, à St-Dizier, une « Association de prières pour la réparation des blasphèmes et du mépris du dimanche. » Dans la prière de réparation ou amende honorable qu'il composa lui-même, l'Evêque disait :

« Adorateurs passionnés de l'argent et du plaisir, ils n'ont plus ni temps pour votre culte ni goût pour vos autels, parce que leur cœur est errant parmi les idoles. Pendant ces longues heures destinées à la prière, ils délaissent vos mystères et vos grâces pour se livrer aux travaux que vous leur défendez et qu'ils ne suspendent que pour des divertissements souvent plus criminels encore. »

Chrétiens, le temps de l'effort est celui de l'amour généreux. C'est dans l'épreuve que Dieu reconnaît les cœurs où brûle réellement la flamme de la foi, de l'espérance et de la charité.

Ne dites pas : Il n'y a rien à faire. Pour vous en convaincre, je vous cite le simple fait suivant. Le jour où a lieu à la ville la plus proche, à 20 ou 30 km. de votre résidence, une fête sportive, musicale ou foraine, c'est une foule qui s'y rassemble : autos et tous moyens de transport roulent sur toutes les routes. Pour se distraire, rien ne coûte. Le dimanche matin, si 2 ou 3 km. seulement de distance vous séparent du village voisin où vous aurez la messe, la communion, pour le service de Dieu, pour l'amour de Dieu, qui a le courage de faire 2 ou 3 kilomètres ? Cette démarche isolée ou collective le dimanche ne serait-elle pas un acte de foi utile à vos frères, un exemple qui entraîne ? Comment pouvez-vous dire : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus tout, si vous lui refusez un minime sacrifice pour un devoir essentiel ? Dans les pays de Mission, c'est parfois 20 ou 30 km. que font à pied les chrétiens pour avoir la messe et la communion.

III. — *Fraternité chrétienne*

L'importance du service de Dieu est primordiale. Cependant le Seigneur préfère au sacrifice l'amour fraternel : « *Misericordiam volo et non sacrificium.* » « Si tu viens présenter ton offrande à l'autel et que là tu te souviennes que ton frère a quelque sujet de plainte contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et *va d'abord te réconcilier avec ton frère ; et tu viendras ensuite présenter ton offrande* » (Mat., v, 23-24). Devoir urgent par conséquent, qui passe avant celui du sacrifice et vous oblige à pardonner les injures et à vous réconcilier sincèrement avec ceux qui vous ont fait ou à qui vous avez fait de la peine.

1o N.-S. en a fait *une condition de son pardon.* « Notre Père qui êtes aux cieux... *remettez-nous nos dettes comme nous remettons les leurs à ceux qui nous doivent...* Car si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, ajoute le divin Maître, votre Père céleste vous pardonnera aussi. Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne pardonnera pas non plus vos offenses » (Mat., vi, 12-15). Et à la fin de la parabole du serviteur insolvable qui n'avait pas eu de pitié de son camarade, le maître le livre aux bourreaux jusqu'à ce qu'il ait payé toute sa dette. « C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si vous ne pardonnez pas de cœur, vous aussi, chacun à votre frère » (Mat., xviii, 34-35).

Le sacrifice doit être l'offrande d'un cœur pur, à l'exemple du sacrifice d'Abel. Un sacrifice offert par un cœur où régnerait l'animosité et la haine ne saurait être agréé du Dieu d'amour : ce serait l'offrande de Caïn.

« Le premier présent qu'il faut offrir à Dieu, remarque Bossuet, c'est un cœur pur de toute froideur et de toute inimitié avec son frère. » Il ajoute qu'il ne faut pas attendre le jour de la communion pour se réconcilier, mais pratiquer ce que dit S. Paul : « Que le soleil ne se couche point sur votre colère. » Sachons donc profiter de la première occasion pour faire la paix et établir avec tous, sans exception, les relations de cordialité affectueuse qui doivent exister entre enfants de la même famille.

2o *L'exemple.* Il l'a donné le premier, lorsque, du haut de sa croix il pardonnait à ses bourreaux et à ses insulteurs : *Pater, dimitte illis...*, au bon larron. S. Etienne qui, le premier, lui offrit sa vie en échange de la sienne, l'imita dans sa charité : « *Domine, ne statuas illis hoc peccatum !* » Et bien d'autres martyrs dont la patience et la charité convertirent leurs bourreaux.

Cette année 1948 nous a rappelé le souvenir de deux héros de la charité. *S. Benoît Labre* qui se réjouissait des injures et des outrages comme d'autres des hommages et prêchait partout que « pour aimer Dieu, il faut trois cœurs en un seul. L'un doit être tout de feu pour Dieu, l'autre tout de chair pour le prochain et le troisième tout de bronze pour soi-même. » *Monseigneur Affre,* archevêque de Paris, tombé sur les barricades en 1848 alors qu'il y portait un message de paix :

« Non, mes amis, ne me vengez pas ! demanda-t-il à ses amis qui parlaient de le venger. Ne continuez pas cette lutte impie... Mon Dieu, acceptez ma vie en expiation de mes péchés et pour arrêter l'effusion du sang ! Ma vie est peu de chose : prenez-la. Je mourrai content si mon sacrifice met fin à la guerre civile. Dites aux ouvriers de déposer les armes ! On ne les abandonnera pas ; on leur accordera tous les pardons. Que mon sang soit le dernier versé !... Dites bien à tous que j'ai simplement rempli mon devoir. Le bon pasteur doit mourir pour son troupeau. »

3o L'esprit de fraternité est *l'esprit de la liturgie* qui vous rassemble pour la prière publique dans la maison de Dieu — porte du ciel — vous fait partager le même Pain du ciel, vous distribue en signe d'union le « pain bénit », réunit l'immense prière de tous les humains dans une même langue universelle qui est la langue de l'Eglise et vous conduit, tous ensemble, comme un troupeau sous la houlette du Bon Pasteur, vers les demeures éternelles. Nous avons dit à quel point l'Eucharistie est signe d'unité. Il est un autre symbole de paix et d'union visible dans la liturgie des messes solennelles : c'est le baiser de paix qui, après l'*Agnus Dei,* passe du prêtre au diacre, au sous-diacre et à tout le clergé... Vous y participez, vous aussi, au moment de l'offerte ou offrande, puisque le prêtre vous dit à chacun : *Pax tecum !* Que la paix soit avec vous !

4° Il doit être comme *un écoulement de l'amour de Dieu*. Ste Thérèse d'Avila écrit :

« O amour tout-puissant de mon Dieu, que vos effets sont différents de ceux que produit l'amour du monde ! Celui-ci ne veut point de compagnie, parce qu'il lui semble qu'elle le sépare de la personne qu'il aime ; mais le vôtre, mon Dieu, s'augmente, au contraire, en voyant augmenter le nombre de ceux qui vous aiment...

C'est donc en vous quittant par amour pour eux que nous vous possédons plus pleinement, parce que notre âme se réjouit de la satisfaction qu'elle vous donne. Quiconque n'aime pas son prochain ne vous aime pas, ô mon Rédempteur, puisque vous nous avez fait voir, par l'effusion de tant de sang, l'excès de l'amour que vous portez aux enfants d'Adam. »

5° *Il s'étend à l'autre monde*, je veux dire *aux âmes souffrant au purgatoire*. A chaque messe, l'Eglise prie en commun pour « ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi et dorment du sommeil de la paix. A eux et à tous ceux qui reposent dans le Christ, accordez, Seigneur, le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix... »

En quittant ce monde, bien des âmes, purifiées de la souillure de leurs fautes, restent cependant redevables à la justice divine de la peine temporelle que ces péchés ont méritée. En totalité ou en partie, cette peine se « purge » par les souffrances du purgatoire, lorsqu'elle n'a pas été effacée par l'amour en cette vie. « L'amour est un feu qui consume ; faisons ici-bas notre purgatoire », disait Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Les souffrances du purgatoire sont des épreuves spirituelles pénibles, crucifiantes, cependant illuminées par l'espérance et la certitude qu'elles sont voulues par un immense Amour.

Il est de foi que les âmes retenues dans la souffrance purifiante avant l'entrée en la Béatitude peuvent être soulagées, délivrées par le saint sacrifice. Votre charité pour vos parents, amis, bienfaiteurs, votre charité pour vos ennemis mêmes, votre charité qui s'étend à tous les hommes sans exception vous inspirera de faire célébrer des messes pour les âmes qui expirent sous les mystérieuses flammes d'amour où s'épure l'or qui doit resplendir en la Lumière divine.

Dans l'Ordre de Citeaux, c'est tous les jours que l'Office des Morts s'ajoute à l'Office liturgique. Grâce à Dieu, le culte des morts est assez vivant dans notre paroisse pour que vous en appréciez la nécessité et la valeur aux yeux de Dieu, celle de la charité.

* *

Agere, non loqui. Telle est la devise d'une cité de notre magnifique Savoie. Des actes, non des paroles !

C'est la traduction du « *Diligamus opere :* Frères, aimons non seulement par des paroles, mais par des œuvres en vérité. » Vous avez chaque dimanche l'occasion de montrer que votre charité est effective. C'est au moment de *la quête*. Nos écoles, nos œuvres sollicitent aussi votre cœur de chrétiens. Donnez largement, d'une main grande ouverte comme furent grands ouverts les bras du Christ en croix. C'est lui qui vous demande, c'est lui qui reçoit, c'est lui qui rendra. « Amassez-vous des trésors dans le ciel... Donnez et il vous sera donné... c'est une mesure pleine, bien tassée, débordante qui sera versée dans votre cœur », la joie infinie de l'Amour éternel. *Amen.*

POUR LE 11 NOVEMBRE

LA VOIX DES PRÊTRES ET RELIGIEUX VICTIMES DE LA GUERRE [1]

Defunctus adhuc loquitur!
Mort, il parle encore !
(Hébr., XI, 4).

Mes bien chers frères,

Lorsque, sous notre beau ciel de France, nous parcourons en pèlerins ou en touristes nos villes et nos campagnes les plus pittoresques, il n'est pas rare de découvrir, au carrefour des routes ou sur les places publiques de modestes cénotaphes ou de somptueux monuments érigés à la mémoire de nos héros des deux guerres.

Cette vue retient nos regards et captive notre attention. Poussés par une légitime curiosité, nous nous efforçons de déchiffrer les inscriptions gravées sur le socle et déjà plus ou moins effacées par les intempéries. Qu'y lisons-nous généralement ?...

— Un témoignage de reconnaissance à nos glorieux soldats morts pour Dieu et la Patrie.

— Une liste nominative suivie d'une simple date rappelant aux vivants le sacrifice suprême des morts.

Instinctivement nous évoquons alors en silence les pages glorieuses ou tragiques de notre histoire nationale.

Ces morts évoqués sur le marbre ou l'airain, ce sont ces *milliers de combattants* des deux guerres tombés pêle-mêle sur les champs de bataille, frappés en plein ciel ou perdus en mer, tous unis dans un même trépas ou pour une même cause : « le salut de la Patrie. »

Ces morts, ce sont les *4.618 prêtres et religieux* de la Guerre de 1914-18. Dans l'enthousiasme de leur jeunesse sacerdotale, chaque matin, ils renouvelaient le sacrifice du Calvaire d'une façon non sanglante ; ce n'était point assez, Dieu leur a demandé davantage : le sacrifice sanglant de leur propre personne. Généreusement ils ont redit ces paroles de nos Livres Saints : « *Lætus obtuli universa !* » La joie dans l'âme, nous vous offrons, Seigneur, le sacrifice sanglant de nos propres vies (Paralip., XXIX, 17).

Ces morts, ce sont ces *centaines de prêtres et religieux* qui ont combattu désespérément au cours de la Guerre 1939-45. Tout en ignorant encore le chiffre officiel de nos disparus, saluons d'un cœur ému les pulvérisés des bombardements de la Somme — les noyés de la périlleuse traversée de la Manche — les déchiquetés des échauffourées de l'Aisne — les victimes de l'hiver glacial de la Norvège.

Ces morts, ce sont les *246 prêtres et religieux*, martyrs de la Résistance, les fusillés et les incinérés de Belsen, Buchenwald, Dachau, Mauthausen, Rawensbrück, tous victimes de leur trop grand amour pour leur pays.

Qu'il me suffise de vous rappeler quelques noms de cette douloureuse litanie : un chanoine Bordes, un chanoine Boursier, un abbé Derry, un Père Dillard, un Père Yves de Montcheuil, et plus près de nous un Père Marty, un Père Bernard, un Père Amédée, ces trois derniers originaires de notre cité lyonnaise.

Tous, quels qu'ils soient, depuis le plus modeste jusqu'aux plus illustres, méritent notre admiration et notre gratitude. Le poète l'a dit :

Ceux qui, pieusement sont morts pour la Patrie
Ont droit, qu'à leur tombeau, la foule vienne et prie !

Voilà pourquoi, ce matin, nous nous trouvons réu-

[1] Cette allocution a été prononcée, à peu près telle qu'elle est rapportée ici, le 29 février 1948, à la messe anniversaire de la coupe DRAC, à l'église de l'*Immaculée-Conception*, à Lyon. — Quoique son objet soit particulier, elle pourra inspirer heureusement d'autres allocutions.

nis au pied de cet autel pour raviver en nous leur souvenir exalter leur héroïsme et écouter leur enseignement.

Nos combattants, bien que réduits au silence par l'implacable réalité de la mort, leur voix mystérieuse d'outre-tombe s'élève malgré tout jusqu'à nos oreilles et pénètre nos cœurs, suivant le mot paradoxal, mais combien vrai de S. Paul : « *Defunctus adhuc loquitur !* Mort, il parle encore ! »

Ecoutons leur sublime langage... Que nous disent-ils ?...

Ils nous rappellent quatre *dates*, — et ils nous disent trois *consignes*.

I. — *Ils nous rappellent quatre dates*

Les morts, les seuls vrais vivants, nous rappellent quatre dates :

1903 : l'ingratitude ; — 1914-1939 : le sacrifice ; — 1948 : l'oubli.

1903 : L'INGRATITUDE

Au début du XX[e] siècle, sous le Gouvernement Combes, la France se perd dans des luttes et des divisions indignes d'elle. L'intrigue règne partout ; la haine empoisonne la société. On veut proscrire la religion. Un ministre se flatte d'avoir éteint, dans le ciel, d'un geste magnifique, des étoiles qu'on ne rallumera plus. (Viviani.)

De ce tumulte de passions sort une Loi brutale, injuste « l'EXPULSION. » Les prêtres sont méprisés ; les religieux mis au rang des scélérats. Ce sont des « *indésirables* » qu'il faut contraindre au départ de gré ou de force. Les vénérables Pères Chartreux sont chassés « *manu militari* » de leur cloître séculaire. Des officiers brisent leur épée, pour ne pas être mêlés à ces odieuses opérations. Les Communautés religieuses sont dépouillées de leurs patrimoines, rejetées de leurs couvents, obligées à se disperser comme aux plus mauvais jours de la Terreur.

Situation extrêmement critique ! Défense d'exercer tout apostolat à l'égard des pauvres, des petits, des enfants, des malades, des déshérités de la santé et de la fortune.

L'ingratitude sans nom ! Moines et Sœurs de tous ordres fuient cette Patrie à laquelle ils avaient pourtant consacré leurs talents, leur cœur, et leur vie même. « Partir, c'est mourir un peu ! » Vont-ils, ces exilés, cesser leur activité ? Leur flamme patriotique va-t-elle s'éteindre ou tout au moins se refroidir ?... Non.

— Malgré les événements, elle brûle, cette flamme, plus ardente que jamais au fond du cœur de tous ces proscrits. Quel que soit le lieu de leur retraite, ils continuent à servir la France. Par eux, la Patrie rayonne dans le monde ; par eux, son nom s'immortalise, se couvre d'honneur et de gloire.

Partout et toujours la générosité ! Partout et toujours le dévouement ! Partout et toujours l'abnégation !

Non, les exilés n'ont pas oublié leur Patrie, ils n'ont pas renoncé à *vivre* pour la France, en attendant de *mourir* pour elle !

1914 et 1939 : Le sacrifice

Dix ans après ces tristes événements, malgré son désir de paix, la France n'arrive pas à conjurer le fléau de la guerre. La nation est en danger, il faut la sauver, peu importe le poids du sacrifice.

Par deux fois, en 1914 et en 1939, l'heure suprême, fatidique a sonné. Par deux fois, la guerre éclate, traînant derrière elle son cortège de misères et d'horreurs. Les prêtres qu'on avait tenté d'écarter de la société sont mobilisés comme les autres. Sans peur et sans reproche, ils feront leur devoir jusqu'au bout, donnant à leurs camarades l'exemple le plus salutaire.

La Patrie est en péril, clament-ils à l'unisson ! « *A genoux* pour la prière ! et *debout* pour l'action ! »

Les religieux, relégués sur une terre étrangère entendent, eux aussi, l'appel de la Patrie, et par-delà les frontières accourent sans ressentiment et sans arrière-pensée.

Prêtres et religieux sont volontaires pour le front. Les offensives se poursuivent au prix des plus lourds sacrifices. Les uns et les autres n'avaient qu'un seul but, celui que le poète a concrétisé dans ces vers :

C'est pour Toi, ô France immortelle
Que tes Fils se sont cramponnés à tes flancs !
Ta Terre, ils la voulaient belle
Ils ont voulu l'arroser de leur sang !

Un devoir de gratitude m'oblige à vous retracer les derniers instants d'un héroïque vicaire parisien que j'ai particulièrement connu, estimé, aimé, car il était mon Aumônier divisionnaire en 1939-40, un vicaire parisien dont son éminent curé, Mgr Chevrot, a publié récemment la captivante biographie... je veux parler de l'abbé Roger Derry, vicaire de St-François-Xavier.

Sa fin admirable pourrait figurer dans les *Actes des martyrs* des premiers siècles de la chrétienté. Face à l'occupant qui piétinait notre sol, il a témoigné d'un courage à toute épreuve. Ni les menaces, ni les tortures n'ont altéré sa bravoure. L'ennemi veut s'en débarrasser. En janvier 1943 l'abbé Derry est enfermé à Fresnes, puis à la prison militaire de Düsseldorf et finalement condamné à mort par décapitation.

Lorsque l'aumônier lui annonce son supplice, le courageux abbé lui répond par ce mot qui révèle sa sérénité et sa grandeur d'âme : « C'est l'heure de chanter le *Te Deum !* »

Au matin du 15 octobre 1943, à Cologne, tous deux se rendent au lieu d'exécution, alternant les versets du Psaume d'action de grâces. Puis, s'agenouillant sur le sol, à l'instant où s'élève la hache du bourreau, on l'entend dire d'une voix décidée : « *Introibo ad altare Dei !* Je monterai à l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse ! »

Ce furent ses dernières paroles ici-bas, les premières de sa « Messe éternelle ! »

1948 : L'oubli

« *In memoria æterna erit justus !* La mémoire du juste vivra éternellement ! »

Conservons donc inaltérable en nous la mémoire de nos glorieux disparus et gardons-nous de les oublier. « La pierre sépulcrale la plus lourde que les hommes puissent poser sur leurs chers absents est sans contredit celle de « l'Oubli », a dit Louis Veuillot.

Oublier leurs hautes vertus, ne serait-ce pas trahir leur lumineux passé. Ils sont morts, mais leurs œuvres survivent.

Par la dignité de leur vie, ils ont désarmé les sectaires ; ils ont assuré aux Congrégations la liberté du présent, sinon la sécurité de l'avenir ; ils ont réalisé autour d'eux ce que l'on croyait jusqu'alors impossible : « L'union des Combattants d'où est sorti l'union des Français. »

Par leur enseignement, ils ont inculqué à nos jeunes générations les principes de la morale, de l'honnêteté, de l'amour du pays et même de l'héroïsme.

A nous les héritiers de leur patrimoine plus riche que l'or et l'argent, il convient de leur rester fidèles.

A nous, les détenteurs de leur pensée, il incombe d'en imprégner notre vie.

II. — *Ils nous rappellent trois consignes*

Du lieu de leur éternel repos, ils nous dictent des consignes.

1° *Rester Français !* — Certes, Dieu nous commande d'aimer tous les hommes, mais il nous prescrit

aussi d'aimer d'un amour de prédilection notre *Mère-Patrie*. Pour ces valeureux fils de France, la patrie n'était pas une entité symbolique, mais l'incarnation vivante de nos traditions ancestrales, de nos valeurs chrétiennes, de nos richesses spirituelles, de nos vertus familiales, de tout ce qui a fait la grandeur de nos aïeux.

Berceaux et tombes, foyers et autels, gloires et douleurs, ciel et terre du pays natal, voilà ce qu'était pour eux la patrie.

Rester Français, fidèles à notre drapeau dont les plis n'étalent ni lions ni aigles, ni emblèmes provocateurs, mais simplement nos trois couleurs nationales : le bleu-azur, symbole de la patrie céleste, — le blanc-immaculé, symbole de notre pureté et de notre droiture, — le rouge vif, symbole du sang de nos martyrs.

Oui restons français et soyons fiers de notre pays !

2° *Rester unis !* — De l'union naît la force. Quelle injure à nos morts que le retour au temps « où les Français ne s'aimaient pas. »

Arrière... les poings tendus ! C'est la main loyalement et fraternellement ouverte que doivent se tendre les Français.

« Unis comme au Front ! » Union, faite non de tolérance, mais de sympathie, non de concessions d'idées, mais de compréhension mutuelle, non de force brutale, mais de respect de la personnalité.

Le chef du gouvernement dans son Message radiodiffusé du 26 novembre 1947, ne craignait pas d'affirmer que pour assurer la bonne marche d'un pays, il faut mettre à la base « *l'union* », c'est-à-dire la compréhension de tous et la bonne volonté d'un chacun. A travers les bouleversements politiques, disait-il, il faut aimer notre sol, aujourd'hui comme hier, aujourd'hui comme demain, et cela dans l'union des âmes, des cœurs et des douleurs.

3° *Rester pacifiques !* — Si chaque individu, chaque famille, chaque groupement, chaque nation luttent énergiquement contre ses convoitises, ses haines, la paix refleurira sur la terre, mais si, au contraire, les peuples persistent dans leurs envies ou leurs ambitions ce sera à nouveau la guerre.

Ayons la hantise de la Paix !

La Paix, ne doit-elle pas être le rêve de tous les bons Français, de tous les vrais chrétiens ! La Paix, ne doit-elle pas être l'aspiration la plus vive de tous les hommes de bonne volonté ! La Paix, ne doit-elle pas être le cri de tous les peuples civilisés !

Au cours de ces trente dernières années, que de conférences internationales, que de réunions diplomatiques, que de tentatives avortées pour arriver à une paix durable ! Et qu'en est-il résulté ? La plus inhumaine et la plus meurtrière des guerres.

Et pourquoi ?... Tout simplement parce que les dirigeants des nations se sont lamentablement engagés sur une fausse voie.

Mais quelle est donc la source de la véritable Paix ?... S. Paul nous le dit dans son épître aux Ephésiens : « *Christus est ipse pax nostra !* » Le Christ seul est la source de la véritable Paix. Lui seul peut la mettre dans nos cœurs, dans nos foyers, dans notre société, dans les nations. La Paix, c'est le souhait répété du Christ. A sa naissance, à Bethléem, les anges chanteront dans les airs : « Paix aux hommes de bonne volonté ! » A sa résurrection, il dit à ses apôtres : « *Pax vobis !* Que la paix soit avec vous ! »

Aux heures de tristesse, il redit aux siens : « Je vous laisse la paix, je vous donne la paix, mais pas celle que le monde vous promet, qui est transitoire, éphémère, instable, mais celle qui est véritable, durable, éternelle. »

La paix véritable ne consiste pas uniquement dans la trêve des armes, mais selon S. Augustin dans « la tranquillité de l'ordre extérieur et intérieur. »

« La paix véritable, a écrit jadis Pie XI, ne s'obtient ni par une forêt de baïonnettes, ni par une armée rangée en bataille, mais par des cœurs purs, par des mains jointes. »

...Dans les heures angoissantes que nous vivons, redisons la prière du doux abbé Perreyve :

« Seigneur, faites de moi un instrument de paix !
Là où règne la haine, que je mette l'amour !
Là où règnent les ténèbres que je mette la lumière !
Là où règne l'erreur, que je mette la vérité !
Là où règne le désespoir, que je mette l'espérance ! »

* *

Que conclure des réflexions auxquelles nous venons de nous livrer ensemble ?

Ne nous croyons pas quittes envers nos prêtres et religieux tombés sur notre sol, quand nous leur avons dédié des monuments de pierre ou d'airain. Ce qu'il leur faut, ce sont nos ardentes et reconnaissantes *prières*.

Qu'elles leur ouvrent à tous la porte du ciel, c'est la seule récompense qui soit à leur taille.

— A ceux qui ont sacrifié leur jeunesse terrestre, que le Seigneur accorde l'éternelle jeunesse céleste !

— A ceux qui ont vécu ici-bas dans l'angoisse, que le Seigneur accorde la paix définitive qui ne connaît ni ombre ni nuage !

— A ceux qui ont veillé de longues nuits dans la boue des tranchées, que le Seigneur accorde la joie des lumineux matins !

— A ceux qui ont été victimes de la haine maudite, que le Seigneur accorde le calme et la sérénité de l'amour !

— A ceux qui ont peiné aux labeurs de la guerre, que le Seigneur accorde le repos bienfaisant du ciel !

— A ceux qui ont souffert de l'injustice des hommes, que le Seigneur accorde la possession de l'éternelle justice !

— A ceux qui ont été ensevelis côte à côte dans la même fosse, n'ayant pour linceul qu'un blouson de bagnard, et pour cercueil qu'un peu de paille, que le Seigneur accorde les vêtements de Gloire !

— A ceux qui reposent seuls, abandonnés sur une terre étrangère, sans croix, sans nom, sans inscription aucune, que le Seigneur accorde une place de choix dans son cœur et dans les nôtres !

— A tous ceux enfin que nous avons connus et aimés ici-bas, et que nous pleurons encore, accordez-nous Seigneur, la grâce de nous trouver réunis un jour dans la maison du Père !

Laissez-moi terminer par les versets du sublime *De profundis* de Jean-Marc Bernard qui, dans le désarroi présent, n'a rien perdu de son actualité :

Eclairez-nous dans ce marasme !
Réconfortez-nous et chassez
L'angoisse des cœurs harassés !
Ah ! rendez-nous l'enthousiasme !

Mais, aux morts qui tous ont été
Couchés dans la glaise ou le sable,
Donnez le repos ineffable,
Seigneur, ils l'ont bien mérité !

Amen.

CAUSERIES LITURGIQUES

Les fêtes du Sanctoral :

II. LES DEUX FÊTES DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Le Précurseur de N.-S. Jésus-Christ a deux fêtes : celle de sa naissance terrestre, le 24 juin, celle de son entrée au ciel par le martyre, la *Décollation*, le 29 août. Les deux fêtes ont leur fondement dans l'évangile même.